

Des Glycines au Parc *ou le Parc retrouvé*

Août 1906... Voilà près d'un an que sa mère est morte, la tristesse demeure infinie... Il va quitter l'appartement du 45 rue de Courcelles à Paris. Depuis le balcon en rotonde, son regard balaye une dernière fois ce qu'il a l'habitude de voir... Il s'arrête un moment sur la rue en face de lui, car il se situe dans l'axe de la rue Rembrandt. Elle commence par traverser à la perpendiculaire la rue de Lisbonne, puis une autre, et fonce au loin vers les grilles d'une entrée du parc Monceau... Son attention se fixe vers un point central, lumineux, ensoleillé qui s'épanouit depuis le parc... La douleur redouble. Il s'en détache... Les malles sont prêtes, l'hôtel est réservé, il faut partir. Marcel Proust a décidé de s'installer quelques temps à Versailles, près d'un autre parc...

Sans doute faudra-t-il un jour s'arrêter sur la relation que Philippe Sollers entretient avec Paris, sa signification, sa portée, comme celle, d'ailleurs, entretenue avec Versailles.

Philippe Sollers est bien sûr ce jeune bordelais monté à la capitale, cet écrivain devenu médiatique, donc très parisien... Il semble qu'on puisse le localiser du côté du Jardin du Luxembourg ; quartier qu'il ferait plus que fréquenter, et ce, maintenant, depuis quelques années... Habitué encore d'une brasserie non moins célèbre... Des fiches, des photos, des écoutes doivent bien le prouver...

Passons... Au fil des romans, de façon plus ou moins appuyée, Paris apparaît, du quartier au monument..., comme la trace souvent de lieux biographiques. C'est que Philippe Sollers, arrivé à Paris en 1955, s'y plaît. *J'ai adoré Paris tout de suite [...] Sept années de chambres, de marches, de souleries, de drames.* (Vérités et Légendes -V et L p236/237). Bien que *les français ne s'en rendent pas compte, mais ça n'a aucune importance* (Une vie divine - UVD p138), *Paris, bien employée, est une ville sublime.* (UVD p159/160). Paris, ville de plaisirs et d'enseignements, dont la clé est à saisir...

Il est un endroit particulier qui file au travers des romans de Philippe Sollers, évoqué de manière récurrente, mais allusive, pour situer un souvenir, une scène... On ne le remarque généralement pas. Aussi, personne ne semble se demander pourquoi cet écrivain rive gauche... laisse, depuis cette autre rive, le parc Monceau parcourir son œuvre, comme un point fixe de sa géographie biographique et romanesque. Il s'y est passé et s'y passe des choses ; tellement extraordinaires, par le roman, elles doivent être dites; leurs sens, dévoilés... Comme si cet

endroit les avait à la fois appelées et accueillies. Comme si elles ne pouvaient pas, n'avaient pu exister ailleurs...

Du divin bordel au parc Monceau...

Dans *Le Cœur Absolu*, le narrateur travaille à l'adaptation cinématographique de *La Divine Comédie*, et pense à un nouveau titre, *Le Divin Bordel*, pour désigner ce chaos à la fois horrible et comique. *Enfer et dérision. Souffrances et plaisirs pour rien. Enjouement...* (LCA p18)

Le Divin Bordel, c'était en pensant aux Glycines... Le petit hôtel particulier près du parc Monceau, ouvert jour et nuit... [...] Je revois la grille noire, l'allée tournante bordée de marronniers, le pavillon aux volets métalliques toujours fermés du rez-de-chaussée... Il s'en est passé des choses, là, dans la pénombre, aux deuxième et troisième étages... Le matin, l'après midi, le soir, sans arrêt... J'ai habité juste à côté pendant un an. Je devais avoir vingt deux, vingt trois ans. (LCA p19)

Aux Glycines, le narrateur, à l'aimable invite de la grosse Madame Thérèse, officie régulièrement, pour baiser une certaine Catherine Louvet en présence de son amant. La Catherine Louvet, l'auteur de

best-sellers, visible dans les journaux, télévision, les recettes de cuisine...*baronne, ou quelque chose comme ça... Château et chasse en Sologne...Tout... Respectabilité...Rentabilité... Passé pute transposé famille...Tradition et progrès...* (LCA p21)

Par l'expérience du bordel, vécue près du parc Monceau dans *un pavillon aveugle*, à *l'obscurité favorable...* cadre et ambiance appropriés pour se livrer à *l'ethnologie des ombres...* devient accessible ou se vérifie l'envers de la comédie sociale, sa face cachée dévoilée. C'est le lieu, *îlot de tremblements et de rôles*, au cœur de la ville où tout se montre sans pudeur, brut, vrai: *corps dépareillés, rapports de forces, infirmités à peine cachées, simulations ouvertes, noires satisfactions dans les coins* (LCA p65), et où le social n'entre pas seulement : *Et le fabuleux hasard qui met en présence*. Un laboratoire en somme, en ce qu'il permet d'appréhender l'autre côté des choses, *des bourgeoises à temps libre venant faire un tour avant leurs dîners* au passé d'une pute, future baronne Lormy.

Enseignement magistral pour qui se fixe quelques passions essentielles... Les élus sauront plus tard se reconnaître pour la mise en oeuvre concertée d'un programme étonnamment si peu prisé. *Plaisir et connaissance*, c'est-à-dire le *bonheur*, tel est donc statutairement l'objet de la Société du Cœur Absolu, société secrète... (LCA p54)

Le narrateur de *Studio* s'interroge : *Comment expliquer à Marion, aujourd'hui, qu'elle me fait penser à Maria, et à toutes les putains merveilleuses d'alors qui m'avaient élu (mais oui) pour être leur passe-temps, leur friandise, leur éclair au chocolat, leur moka, leur baba, leur premier communiant, leur chouchou de luxe ?... (Studio - S p61)*

Maria ? L'immigrée espagnole, venant de l'autre côté, experte en jeux, poursuites, caresses, sexe, souvenirs de jeunesse... Maria n'est autre que Concha d'*Une Curieuse Solitude* (déjà revue dans *Portrait du Joueur* (PJ p 256)), E.S.M, l'employée espagnole de ses parents avec laquelle, adolescent, Philippe Sollers vit une véritable expérience sentimentale et sexuelle. *Elle avait vingt huit ans, moi quinze... (S p 73).*

Puis le temps a passé, Paris est venu, avec sa géographie, sa cartographie amoureuse et sexuelle... *Voici un plan de Paris, c'est simple : ici le dix-septième, et Maria, là... (S p82)* ou encore, à la fois plus vague et plus précis, *Et là-bas, vers Monceau, [le royaume] de Maria, revue à Paris bien des années après, en cachette. (S p77)*

Le narrateur d'*Une Curieuse Solitude* et Concha se sont en effet retrouvés à Paris. Nouvelles et ultimes effusions... *Enfin, un jour que je l'observais sans qu'elle me voie, c'était elle, avec son air grave et fourré, dans cette veste rouge, souriant un peu, rêvant, elle, cette*

petite femme sans caractère qui était pour moi tout au monde. (UCS p134) On voit sans être vu, et, ce qui n'est rien, est tout pour soi...

L'édition courante a effacé l'indication du lieu d'une première édition: « *Je l'observais sans qu'elle me vît, c'était à Monceau, avec son air grave et fourré, dans cette veste de suédine rouge, souriant un peu, rêvant beaucoup, elle, cette petite femme sans caractère qui était pour moi tout au monde.* » (citée p 236 de V et L)

De la gratuité divine à la monnaie royale

L'expérience avec Concha-E.S.M. est vécue comme une rencontre angélique. Concha est angélique, à la fois parce qu'*on s'accordait qu'elle eût de l'ange* et parce qu'elle peut être identifiée à l'une de ses représentations picturales : *C'était, en haut, à gauche, dans un de ces espaces lumineux où s'agglutinent d'habitude les anges, les saints, les bienheureux, le petit ange lecteur qui doit tenir le livre du Jugement, du « Martyre de Saint Maurice » du Greco.* (UCS p139)

Dans *Vérité et Légendes*, Philippe Sollers précise : *E.S.M. a toujours été pour moi une sorte d'ange, comme dans ce tableau du Greco. Et qui n'a évidemment rien d'asexué, bien au contraire. Cet ange signifie la gratuité. Les dieux, tout ce qui est de l'ordre du divin, sont là pour signifier aux hommes la gratuité. Un don qui surgit, ça ne se monnaie*

pas. Le don d'E.S.M. ne se monnaie pas. (V et L p101)...

Un don du ciel, cette aventure...*J'ai eu tout ça gratuitement...Vraiment gratuitement ? Oui. Vous ne comprendrez jamais. (PJ p 257)*

Cette gratuité, il faudra la vérifier... *A cause de Maria, il m'arriva souvent, par la suite, de payer des filles pour faire l'amour, juste pour repérer ce qu'elles avaient en plus, par goût, fantaisie, caprice. (S) Et parfois être « payé » de retour... Le "en plus" c'est le moment où - ça m'est arrivé deux fois - c'est la fille qui vous propose de travailler pour vous. Je pense que c'est un des plus beaux cadeaux qu'on puisse recevoir. C'est touchant, non ? C'est-à-dire, ça va tellement loin ! (V et L p102/103).*

Dans *Le Lys d'Or*, le narrateur, Simon Rouvroy, professeur de chinois, tombe amoureux d'un jeune aristocrate de vingt huit ans, Reine de Laume. Elle se dérobe... Leurs relations néanmoins vont curieusement se nouer en adoptant un tour sophistiqué puisque devant notaire, un contrat va lier les deux parties¹, aux termes duquel Reine demande à Simon de raconter sa vie contre une rétribution mensuelle... Mais qui travaille ici réellement pour l'autre ?

Reine, ce sera le côté Rembrandt (elle habite la rue) et non pas le

Gréco... Et sans son côté grec, que signifie le lis d'or ? Monnaie fabriquée grâce à l'édit enregistré le 23 décembre 1655 en raison de grand nombre de falsifications du louis d'or, quasiment inimitable. *Elle n'a duré qu'un an, cette pièce, de février 56 à février 57.* (LLO p 159). Pourquoi enlever le siècle de ces années ? Parce qu'au 20ème siècle, elles correspondent en plein à celles d'*Une Curieuse Solitude*... ? Parce que la succession des siècles n'a plus de sens ?

- ... *Toutes les monnaies sont falsifiées, j'en introduis une vraie, pour voir.*

- *C'est tout vu. La mauvaise monnaie chasse la bonne.*

- *Je n'ai pas dit la bonne mais la vraie. Pas d'effet immédiat ? Sans doute. Mais elle reviendra...*(LLO p161)

La bonne reine en son royaume

Hypothèse à défendre: le parc Monceau posé comme point de contact, de renversement par lequel passent Concha et Reine, en effet de miroir... avec la distance pour la symétrie, et en même temps, dans un rapprochement subit, la superposition...

Concha, l'étrangère, l'employée de maison des parents du narrateur; Reine de Laume, l'aristocrate à la généalogie « saint simonienne », marquise proustienne, employeur de Simon Rouvroy...

Concha la prodigue qui se donne, mais dont la séquence parisienne marque la fin de la relation « ... *c'était à Monceau...cette petite femme sans caractère qui était pour moi tout au monde* » ; Reine la rétive, qui se refuse... « *Elle ne s'est laissée aller qu'une fois, Reine,*

alors que je la raccompagnais chez elle, après un dîner... Septembre, orage violent, le parc Monceau, à deux pas, balayé par le vent, les éclairs... » (LLO p23), une histoire qui commence par ne pas se faire... un bref moment d'égarement du coeur...

Concha qui engendre chez le narrateur le roman du savoir sexuel quand Reine demande que lui soit écrit le désir contrarié...

Mais Concha et Reine se rejoignent aussi... par l'âge, fixé à vingt huit ans², quand le narrateur, de plus jeune, est devenu le plus vieux.

Et ce que devine puis vérifie le narrateur d'*Une Curieuse Solitude* de la relation entre Concha et la danseuse du cabaret espagnol, Dolorès, *une brune à l'air impérieux* (UCS p 117-120) ne trouve-t-il pas son écho dans ce rêve de Simon, *le deuxième rêve, c'était pour vous, dans l'embrasement d'une fenêtre, probablement à Monceau. Vous vous laissez embrasser par une femme plus grande que vous, brune aussi, lumière pâle éclairant votre visage ovale et offert. Médaillon pâmé, telle était, dans l'instant, la légende du tableau.* (LLO p148) ?

Peut-être finiront-elles par se rejoindre et se confondre dans l'angélisme qu'elles incarnent, ou appellent ? Concha est un ange, et même en peinture, qui tient le livre ; quand Reine est rencontrée à l'occasion de l'achat d'un lys d'or, morceau détaché d'une Annonciation, *élément dix-septième, sans doute*. Qui fait donc ici l'ange ? *L'ange à la flèche d'or... Oh oui, c'est vous !... Non, pardon, effacez ce passage (s'il subsiste, c'est que vous l'aurez voulu)...* (LLO p178). Plus tard, une possibilité, envisagée, mais vite écartée : *Dans le salon, devant le lys d'or. Je pourrais le tenir de la main gauche, après tout, le tableau ne serait pas mal... Bon, ne parodions pas trop.* (LLO p 244). A quel usage la main droite aurait alors servi ? Ecrire le

livre ?

En somme, Concha n'est pas moins « reine » que la marquise de Laume, *Et là-bas, vers Monceau, [le royaume] de Maria...*

Les promenades du philosophe solitaire

L'intérêt ancien et constant que Philippe Sollers porte à la Chine et à la pensée chinoise est connu. *Le Lys d'Or* en représente l'une des nombreuses manifestations, mais elle prend ici un sens tout particulier au regard du parc Monceau.

Dans ce roman, Simon Rouvroy, professeur de Chinois, émaille son récit de poèmes chinois et pensées taoïstes, comme les fils noués d'une « Histoire secrète d'un moine zen et d'une dame de la cour » (LLO p193). Des projets, des souvenirs aussi...

Nous devrions aller là-bas un jour, chérie. Le soleil n'y est pas le même soleil. La douceur de l'air est poignante. Quelque chose s'est passé là. Tout est calme et comme troué. J'aime la Chine, mais la Chine est partout. (LLO p152)

J'ai loué une chambre quelques temps en face du musée Cernuschi avec ses deux dragons chinois jaunes et noirs, j'aime ce quartier, c'est le sien. (LLO p23).

Presque à l'opposé du musée Cernuschi, consacré à l'art chinois jusqu'au XIV siècle, rue Vélasquez, l'une de celles qui conduisent au parc Monceau, se trouve encore aujourd'hui à l'angle du 48 rue de Courcelles et du 1 rue Rembrandt un bâtiment rouge, en étages, typiquement chinois, pagode construite en 1926 qui héberge la plus

ancienne galerie d'art asiatique de Paris³... Et c'est peut-être cet univers asiatique qui reste du parc Monceau de plus authentique.

La configuration actuelle du parc Monceau ne donne en effet qu'une vision réduite et transformée de ce qu'elle pouvait être à l'origine. A 22 ans, en 1769, le Duc de Chartres, futur Duc d'Orléans, et surtout, Philippe Egalité, achète la terre de Monceau sur laquelle il édifie la « Folie de Chartres »⁴. Il entend y créer un lieu de plaisir et de rencontre adapté aux fêtes et aux spectacles. La réalisation en est confiée de 1773 à 1779 à Louis Carrogis dit Carmontelle (1717-1806) ingénieur, topographe, écrivain, portraitiste, organisateur de fêtes... qui va donner naissance à un jardin pittoresque « réunissant en un seul jardin tous les temps et tous les lieux » selon sa propre formule. Le spectateur pourra y contempler ainsi la vue de dix sept points parmi lesquels : un bois des tombeaux, un moulin à eau en ruines, un moulin à vent hollandais, un temple en marbre blanc, un obélisque, un minaret, une pyramide égyptienne, une Naumachie. Surtout, La Chine est partout présente, des constructions vivement colorées en témoignent alors : barrières, portiques, pavillons et jeu de bague.

Carmontelle, voilà un personnage trop mal connu, né un 15 août et mort à près de 89 ans un 26 décembre... Ecrivain au pseudonyme féminin, dont on ne sait rien jusqu'à l'âge de 38 ans sinon que sous ce nom, il entre au service du Duc d'Orléans, le petit-fils du Régent, le père du précédent, aux fonctions de dessinateur, amuseur et... lecteur... Portraitiste de toutes les célébrités du temps, à l'aquarelle, toujours de profil ... Mais le peintre de ces portraits sans regard est

encore l'inventeur des « transparents » qui préfigurent le procédé de la lanterne magique...entrée en littérature grâce à Marcel Proust... Encore l'auteur de plusieurs centaines de « proverbes », petites scènes, canevas, prétextes à improvisations sur les faits de la vie quotidienne de tous les milieux sociaux, joués dans les salons... *L'Amante adroite, l'Auteur avantageux, l'Auteur de qualité, la Condition préférée, les Contretemps, le Diamant, l'Homme qui craint d'aimer, l'Innocence sauvée, les Liaisons du jour, la Maison des boulevards, Plus heureux que sage, le Raccommodement imprévu, le Savant de qualité, la Singulière délicatesse...le Moment de la promenade...* Quelques titres choisis pour leurs résonances ici étonnantes et qui permettent de penser que le parc Monceau probablement les a inspirés, leur a servi de cadre.

Le narrateur d'*Une Curieuse Solitude*, comme celui du *Lys d'Or*, est amené à pratiquer seul le parc Monceau. Moments de promenade d'un Isolé absolu ?

Un dimanche de printemps... *Après l'amour, je fus me promener, seul, au parc Monceau.* Pour y mener la réflexion qui s'impose alors : apaiser le désir pour faire disparaître *l'inconnu, l'inconnaissable... être heureux et ne jamais calomnier que soi-même qui serait incapable d'y parvenir.* (UCS p142)

Parfois, la promenade est « gratuite », totalement avouable : *Je ne*

vous le cache pas, j'ai été traîner du côté de la rue Rembrandt. J'ai marché dans le parc Monceau dès qu'il a été ouvert, en revenant de temps en temps sous vos fenêtres. L'air était vif, il y avait des enfants partout. (LLO p 182)

Madame de Genlis, pour avoir été la maîtresse du Duc d'Orléans, et gouverneur de ses enfants, dont le futur Louis-Philippe, a particulièrement bien connu l'endroit. Elle le rappelle dans ses Mémoires au travers notamment d'une anecdote mettant en scène un philosophe connu avec lequel elle avait fini par se fâcher, le philosophe reprochant avoir été mené à la Comédie pour être donné en spectacle au public quand il avait souhaité assister à la représentation en toute discrétion... *Je ne l'ai jamais revu depuis. 2 ou 3 ans après, sachant, par mademoiselle de Thouin, du Jardin du Roi, dont il voyait souvent le frère, qu'il était fâché qu'il fallût des billets pour entrer dans les jardins de Monceaux, qu'il aimait particulièrement, j'obtins pour lui une clé du jardin, avec la permission d'aller s'y promener tous les jours et à toute heure, et je lui envoyai cette clé par mademoiselle de Thouin. Il me fit remercier ; et j'en restai là, charmée d'avoir fait une chose qui lui fût agréable, mais ne désirant nullement renouer avec lui. (Mémoires de Madame de Genlis, Mercure de France, Le Temps Retrouvé, p 160)*

Jean-Jacques Rousseau put ainsi herboriser tout à son aise...

Philippe Sollers, longtemps, n'a pas souhaité voir rééditer *Une Curieuse Solitude*, laissant sa bibliographie romanesque commencer par son deuxième roman, édité en 1961, intitulé... *Le Parc*. Comme s'il fallait entrer par là...

Doit-on ici rappeler l'épigraphe de ce roman, cette définition du « parc » par le Littré ? *C'est un composé de lieux très beaux et très pittoresques dont les aspects ont été choisis en différents pays, et dont tout paraît naturel excepté l'assemblage...* Carmontelle : *... réunir en un seul jardin tous les temps et tous les lieux...* et sa source ? *La Nouvelle Héloïse*.

Depuis cinquante ans, Philippe Sollers ne cesse de poursuivre l'évocation du lieu ; moins sans doute pour en accroître le sens que pour affirmer qu'il lui a été donné d'accéder à cet *endroit retiré* pour goûter en *complot inouï* le bonheur qui s'en dégage ; comme l'éloge reconnaissant de celui qui en détient la clé...

« Pendant ce temps-là, comme on disait dans la préhistoire des films muets, un homme et une jeune femme, apparemment normaux mais bizarres, s'isolent pour faire l'amour à l'envers dans une chambre d'appartement du 17^e* arrondissement de Paris, près du parc Monceau. Oui, c'est là, inutile de vous décrire. » (UVD p 66)

Prêt à partir, Marcel Proust s'est retourné, et pour une dernière fois, renouvelle intérieurement une expérience... *De ce balcon, je peux aussi, tirant vers moi les deux battants de la porte-fenêtre, regarder ma chambre à travers les rideaux. Mieux, en sortant par une autre pièce de l'appartement qui, au cinquième étage, s'arrondit et donne*

ainsi à la fois sur l'avenue et la petite rue sombre, je pourrais faire le tour par l'extérieur et revenir à mon point de départ. (LP p16)

DB- Oct 2006

Notes

¹ Un mot sur le contrat qui bien sûr identifie les parties. Pas plus que le 33 bis boulevard Malesherbes, adresse de l'office notarial de Maître Retz, le 5 rue Rembrandt Paris 17^e, adresse de Reine, n'existe. La rue Rembrandt est située dans le 8^e arrondissement et le n° 5 n'est pas visible ; aucune plaque sur le côté impair entre le n° 1 et le n° 7, même si à l'endroit supposé du 5 figure une plaque « Service du N° 7 » et ouvre sur un petit escalier menant à un entresol...

² Comme par exemple la Sophie du *Portrait du Joueur*, ou la Nelly d'*Une vie divine*.

³ Plus bas, à l'angle de la rue de Courcelles et du boulevard Haussmann (n° 150), est installée la Compagnie Française de l'Orient et de la Chine qui fête cette année ses quarante ans...

⁴ Depuis Paris, pour se rendre à Illiers-Combray, il faut passer par Chartres.

*Le 17 aura joué un rôle singulier dans cette histoire : l'erreur volontaire sur l'arrondissement relevée dans *le Lys d'Or*, l'absence de numéros entre le 1 et 7 de la rue de Reine, le siècle de Rembrandt, le lys d'or : *élément dix-septième, sans doute*, le soir du 17 avec Reine, sans parler de Carmontelle né en 17...17, créateur d'un jardin aux 17 points de vue !

Ouvrages cités

Une Curieuse solitude, Point Seuil (UCS)

Le Parc, Ed du Seuil, 1961 (LP)

Portrait du Joueur, Gallimard, 1984 (PJ)

Le Cœur Absolu, Gallimard, 1987 (LCA)

Le Lys d'Or, Gallimard, 1989 (LLO)

Studio, Gallimard, 1997 (S)

Une vie divine, Gallimard, 2006 (UVD)

Vérité et Légendes Gérard de Cortanze, Ed du Chêne, 2001 (V et L)

